



Académie des sciences d'outre-mer

***La guerre m'a surprise à Beyrouth* / Carmen Boustani**

éd. Karthala, 2010

cote : 57.494

En présentant le Dr François Boustani, lors de la conférence qu'il prononça à l'Académie le 11 décembre 2009, nous avons parlé de sa soeur Carmen Boustani « professeure de littérature comparée à l'Université libanaise de Beyrouth et grand défenseur de la francophonie ». Cette auteure nous avait habitués à des ouvrages d'études littéraires féminines, à la publication d'Actes de Colloque comme celui consacré à Andrée Chédid (*Aux frontières des deux genres*, Paris, Karthala, 2003).

Dans ce récit intitulé *La guerre m'a surprise à Beyrouth*, Mme Boustani évoque les bombardements israéliens de juillet et août 2006 sur le Liban en rassemblant 51 textes épars, appelés « récits » qu'elle avait rédigés alors. Le Liban sa première patrie, Yasmina l'héroïne qui leur donne une unité, en analyse l'histoire tourmentée : « L'identité favorise la violence dans nos sociétés. Le tabou reste fort sur la descendance des Phéniciens ou l'attache aux racines arabes » (p. 47), ou « Pauvre petit pays qui n'a aucune ambition nucléaire, ni richesses pétrolières et qui subit la convoitise de ses voisins, réduit à un champ de bataille de la politique régionale et internationale » (p. 247) ; dans « Beyrouth, nom de ma ville cent fois blessée, cent fois détruite » (p. 247), « la rue Gouraud est la seule rue de Jemaizeh qui ait su garder son aspect traditionnel » (p. 179). Un journaliste belge l'emmène à Tyr, « devenue ville fantôme » (p. 99) à cause de la guerre et « qui bénéficia des premières fouilles de Renan en mars 1861 » (p. 96). Elle rend visite à des amis à Sidon (Saïda), où se trouve « la cathédrale byzantine Saint Thomas, la plus ancienne église du monde » (p. 129). Elle rappellera plus loin que « les chrétiens arabes sont à l'origine du tissu social de cette région (et que) la privation de leur présence au Moyen Orient est une grande perte » (p. 205). Déjà beaucoup de Chrétiens sont épars dans la diaspora planétaire, comme le souligne cet ami de Yasmina : « Mes enfants conçus en Amérique, baptisés au Liban, se réfugient en France ».

Marc, compagnon de Yasmina et peintre, dans une exposition présentée à Barcelone décrit « huit guerres dans l'intervalle de trente ans, des massacres et des voitures piégées » (p. 176) ; pour Yasmina, cette guerre « n'a pas de fin, tantôt les Palestiniens, tantôt les Syriens, les Israéliens, la guerre civile... Chez nous ça rebondit de toutes parts chaque fois qu'on croit que c'est terminé... Nous somme voués à la guerre perpétuelle » (pp. 152-153). Le conflit de juillet 2006 est dû à l'enlèvement de deux militaires israéliens : « l'État hébreu lance sur le Liban une guerre sans merci » (p. 49) ; « Un million de bombes à fragmentation sont larguées au Sud Liban par les Israéliens (p. 239). Baalbek, le pont de Sofar Mdeirej et Beyrouth ne sont pas épargnés puisque « l'objectif principal est d'isoler le pays » (p. 137) ; Yasmina subit « un raid aérien de l'armée israélienne ; l'immeuble est secoué, je suis jetée au sol » (p. 9). Comment échapper à cette peur ? L'héroïne voit « son monde réduit à un ordinateur sous la menace d'une coupure de courant » (p. 7) que « les mails deviennent la matrice de mon écriture » (p. 31). Elle considère que « la plus grande chance est de pouvoir écrire ; écrire peut changer la vie » (p. 111) ; lire aussi : « Je regarde tous ces livres sur les rayons de ma bibliothèque, achetés en France, au Québec. Cette balade à travers les rayons satisfait mon avidité de lecture ». Comme beaucoup de Libanais, Yasmina est trilingue, mais écrire en



Académie des sciences d'outre-mer

français demeure sa préférence : « Mon rapport à la langue française est amoureux » (p. 75) ; « la langue française est un espace que j'habite... Le fait de posséder cette langue m'a permis de comprendre les écrits des pays francophones » (p. 76).

Les études consacrées à des écrivain(e)s par l'auteure conditionnent le choix sélectif des réminiscences littéraires ; ainsi de Colette, Gertrude Stein, Andrée Chédid, Assia Djabbar, Gisèle Prassinos, ou de Michel Tournier, Eugène Ionesco, Daniel Rondeau.

Des revendications féministes apparaissent ici et là : « Même mariée, la seule définition que je revendique est celle de femme libre » (p. 55) ou « On peut allier les contraires : prendre un homme et être féministe » (p. 224) ; c'est pourquoi : le cessez-le feu encourage Yasmina à « réunir des intellectuelles qui s'intéressent aux écrits de femmes » (p. 109). Le récit 48 est un exercice de style consacré à « IL » ou à « ELLE » qui met en valeur les qualités du deuxième prénom : « Elle est la femme active, toute splendide en tailleur pantalon gris souris » (p. 232) ; « Il est détrôné, il se féminise... Une génération de femmes qui se comportent avec les hommes comme ces derniers se comportaient avec elles » (p. 233). Aussi, au Liban, comme ailleurs les hommes sont désespérés ; « Pourquoi l'islam a-t-il tant de succès chez une certaine jeunesse ? Parce qu'il permet de renouer avec des valeurs de virilité » (p. 234) car « les hommes orientaux veulent être du côté de la guerre et de la gloire ».

L'auteur a donc créé le personnage de la narratrice, Yasmina, à qui elle a prêté certains aspects de sa personnalité. On trouvera des traces autobiographiques comme le souci d'élégance vestimentaire ; ainsi s'exprime Yasmina qui parle à la première personne : « Je mets ma belle robe à bretelles couleur mastic avec un jeu de froufrous asymétriques » (p. 171) ou « j'ai tendance à préférer la longueur à mi-mollet, c'est plus féminin (p. 158). Elle choisit « Opium de Saint Laurent » (p. 143) pour déjeuner avec l'un des personnages du récit qui « connaît bien mon attachement aux toilettes » (p. 126). Elle ne néglige pas non plus les « séances de remodelage à l'Institut Vénus (p. 148), peut-être nécessaires après avoir avoué sa gourmandise lorsque « ma femme de ménage me ramène (sic) une tarte Tatin, commandée deux jours auparavant » (p. 208). Enfin comme l'auteure et beaucoup de Libanais, Yasmina, après « un séjour en France pour poursuivre une spécialisation en langue et littérature françaises » (p. 75), a obtenu « la seconde nationalité. C'était comme si des ailes m'avaient poussé ». De même l'humour n'est jamais loin pour décrire la société libanaise « Salma et Gigi m'embrassent, embrassant plutôt l'air de chaque côté de mon visage comme c'est devenu la mode au Liban » (p. 102). Par les membres de la famille et les amis de Yasmina, c'est l'atmosphère cosmopolite et attachante du Liban qui est rendue, et que l'on savoure.

Comme pour l'amour maternel : « Cette nuit, chez ma mère, m'apaise, loin de l'enfer de la guerre » (p. 79) ou « Je veux profiter de ce moment unique auprès de celle qui est tout dans ma vie » (p. 209). Le grand père « fumait des gauloises portait des costumes en tissu Dormeuil » (p. 36) ; la sœur Gigi vient « d'Amsterdam avec deux malles de costumes théâtraux » ; l'amie de sa sœur, Selma, étudiante, est tombée amoureuse de Sélim, membre du Hezbollah qui va être tué ; ils font un mariage « islamique » pas reconnu par la famille chrétienne de Selma ; néanmoins elle gardera l'enfant qui sera appelé « Maroun-Ali », tandis



Académie des sciences d'outre-mer

que l'héritage reçu d'une grand-tante qui habitait Boston lui permettra de l'élever. Lama et sa fille Agar « débarquent » chez Yasmina ; Lama est chiite qui a épousé un Grec, dont elle est divorcée ; mais son passeport grec lui permet de fuir la guerre pour se rendre à Athènes. Raghida « copine d'université » a une liaison avec un militaire italien de la FINUL qui sera amputé après une opération de déminage ; elle se mariera avec lui et le suivra en Italie.

Ce kaléidoscope de la société libanaise n'est pas du tout artificiel ; ce petit pays est grand par ses citoyen(ne)s qui portent son drapeau dans le monde entier. Carmen Boustani a écrit ce livre avec son « âme nourrie dans cette Méditerranée orientale » (p. 77). Libanaise et également française par naturalisation, cette spécialiste en littérature comparée, très appréciée pour ses recherches et l'organisation exemplaire de colloques internationaux nous aura fait connaître en profondeur ce Liban ces habitants de Beyrouth, ville à laquelle elle s'adresse dans une sorte de désespoir amoureux : « Tu n'habites pas ta diversité et tu me déchires par tes conflits ».

Christian Lochon

Rendez-vous sur le site de Karthala pour cet ouvrage :

<http://www.karthala.com/lettres-du-sud/2273-guerre-m-a-surprise-a-beyrouth-la-recit-9782811104061.html>